

D'abord quelques éléments sur l'homme et sa vie, indispensables balises circonscrivant la problématique. Le colonialisme français a fait un mal terrible à la famille Khadda, un mal qui a profondément marqué au fer rouge toute la fratrie, de riches terriens de Mostaganem : l'ordonnance de 1845 permettant la confiscation des terres l'a dépossédé de ses terres et ce fut comme s'il l'avait vidée de son sang pour le boire, la plongeant dans le malheur et la misère. Son grand père en arrivera au meurtre et sera condamné au bagne. L'effet direct de cette immonde injustice sur Mohammed, est que, brillant élève, le certificat d'étude en poche, il dut quitter l'école, famine oblige, pour entrer en apprentissage dans une imprimerie de Ain Safra. Pendant près de trente ans, il exercera tous les métiers de l'impression. C'est une donnée importante pour comprendre à la fois sa personnalité et l'origine de sa technique de création. En effet le métier de typographe lui apprendra à fondre le plomb, et, d'étape en étape, le conduira à élaborer une méthode personnelle dite du « Plomb gravé » qui restera sa marque de fabrique. Il y a ensuite que les ouvriers du livre, en France comme en Algérie, ont toujours constitué -beaucoup moins aujourd'hui - une avant-garde syndicale et politique très engagée dans les luttes, il n'est pas donc abusif de penser que ce milieu ouvrier de l'imprimerie a dû beaucoup influencer sur l'engagement viscéralement anticolonialiste du jeune-homme. Et plus important encore, ces longues années de vie ouvrière vont lui inculquer un professionnalisme sans faille et un amour inextinguible de l'ouvrier pour le travail minutieusement exécuté loin de tout amateurisme, tout bâclage. Et d'ores et déjà, on peut attribuer à Mohammed Khadda ce premier apport à la jeune peinture élaborée algérienne : le professionnalisme, la discipline et la rigueur comme nécessité impérieuse à tout travail de création digne de ce nom. Le peintre mexicain Siqueiros, maître du monumental, qui influença tant par ses œuvres que par ses écrits la peinture sociale en Amérique latine comme en Europe les années 20 et 30, définissait l'art comme métier et profession. Métier pour dire maîtrise technique et profession pour dire réflexion sur sa pratique et indispensable mise à jour. Mohammed Khadda a sans doute lu les écrits du fondateur de l'art social, mais c'est surtout l'imprimerie et l'amour d'apprendre qui vont faire de lui, un homme de métier et un professionnel toujours à jour dans ce qui se fait et se dit en art comme en politique.

C'est avec certitude qu'on peut l'écrire : parmi les artistes fondateurs de la peinture algérienne, Khadda et Mohamed Racim furent des professionnels conséquents qui ne laissaient aucune place au travail à l'emporte pièce. Et les enseignants des Ecoles des beaux arts seraient bien avisés d'insister sur cette dimension « métier et profession » de l'art auprès de leurs élèves dont beaucoup appréhendent en dilettante leur travail de création et, fonctionnant en peintres du dimanche, ont tendance à confondre ruse et rigueur. La jeune peinture algérienne ne remerciera jamais assez Khadda pour avoir été à cet égard l'exemple à suivre.

Je ne vais pas faire l'historique de la pensée esthétique de Mohammed Khadda, l'évolution de cette pensée et sa définition sont exposées dans le livre-manifeste du maître: « Eléments pour un art nouveau » Sned. Alger. 1972. Une bonne lecture nous projette au centre de la contradiction qui structure et anime préoccupations et activité créatrice du peintre : d'une part il y a le patriote anticolonial qui veut asseoir la peinture algérienne sur des sources nationales aussi primitives et élémentaires que sont les fresques rupestres du Tassili et les motifs décoratifs de l'art berbère ; d'autre part il y a cette fascination qu'exerce sur lui la peinture élaborée française, Fromentin, Delacroix, Matisse, Klee etc. fascination logique considérant son appétit pour les savoir faire et les aspirations intellectuelles de l'enfant privé de hautes études. Et sans doute aussi il y a dans cette attirance, le projet secret de faire, aussi bien ou mieux, et pourquoi essayer de dépasser, de damer le pion au colonisateur, cela dans le domaine culturel et artistique ou il excelle le plus. Ce qui n'est pas facile de rivaliser avec, et de s'en démarquer, pour cela il faut un chemin conciliateur qui justifie et résorbe la contradiction. Et c'est à peu près dans ce chemin que se trouve la clé de la compréhension de sa démarche et de son œuvre. Cette clé c'est le signe : figures de la peinture du Tassili dont le dépouillement confine au pictogramme, les motifs de l'art berbère et dans le prolongement les lettres et les chiffres arabes, ces derniers étant particulièrement chers au cœur du typographe. En effet pour tout typographe qui se respecte, caractères, signes et calligraphie forment un triptyque sacré. Et ce qui tombe bien, la calligraphie arabe s'est imposée partout dans le monde comme un art majeur et a commencé à exercer une certaine influence sur la création du monde occidentale. Et il était logique que la peinture de Khadda fût baptisée « Ecole du signe » selon le mot du poète algérien Jean Sénac.

